

Robert Vandycke

sociologue, département de sociologie, Université de Montréal

(1980)

“Structure et changement social
dans les sociétés dominées.
Quelques réflexions à propos
des thèses d'Alain Touraine”

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi

Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca

Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"

Site web: http://www.uqac.ca/Classiques_des_sciences_sociales

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi

Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi à partir de :

Robert Vandycke, "Structure et changement social dans les sociétés dominées. Quelques réflexions à propos des thèses d'Alain Touraine." Un article publié dans la revue *Sociologie et sociétés*, vol. 10, no 2, octobre 1978, pp. 75-85. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

M. Robert Vandycke est sociologue et professeur au département de sociologie de l'Université de Montréal.

[L'auteur nous a autorisé, le 14 avril 2004, à diffuser la totalité de ses publications: articles et livres]



Courriels : robert.vandycke@umontreal.ca
ou robert.vandycke@videotron.ca

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2001 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format
LETTRE (US letter), 8.5'' x 11''

Édition numérique réalisée le 29 octobre 2004 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Table des matières

Introduction

- I. Le défi d'Alain Touraine
- II. L'extériorité de la contradiction par rapport à la structure
- III. Les conduites de rupture et le rôle de la crise
- IV. Les mouvements sociaux de développement
- V. Le rôle de l'État et des élites politiques

Résumé

Robert Vandycke

“Structure et changement social dans les sociétés dominées. Quelques réflexions à propos des thèses d'Alain Touraine.”

Un article publié dans la revue *Sociologie et sociétés*, vol. 10, no 2, octobre 1978, pp. 75-85. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

Introduction

[Retour à la table des matières](#)

Avec sa *Production de la société*, ses articles dans la *Revue Tiers Monde*¹ et ses réflexions sur la *Vie et mort du Chili populaire*, Touraine renouvelle l'approche du changement social dans les situations de dépendance et nous permet de dépasser les représentations héritées, souvent de façon peu critique, de la révolution industrielle dans les sociétés du centre. Il s'inscrit, par cet effort de reformulation et de spécification de la théorie du changement, dans la perspective de ces auteurs latino-américains, souvent brésiliens, qui ont cherché à se doter d'instruments d'analyse adaptés aux particularités des conflits et des contradictions de l'Amérique du Sud.

D'autres déjà ont souligné le double écueil de la lecture littérale ou de l'exégèse face à une pensée en évolution constante et à un texte relativement perméable à l'interprétation². C'est néanmoins d'assez près que nous comp-

¹ « Les classes sociales dans une société indépendante. La société latino-américaine », *Revue Tiers Monde*, avril-juin 1975, p. 233-256 ; « Mouvements sociaux et idéologies dans les sociétés dépendantes », *Revue Tiers Monde*, janvier-mars 1974, p. 217-232.

² MELUCCI, Alberto, « Sur le travail théorique d'Alain Touraine », *Revue française de sociologie*, juillet-septembre 1975, n° 3, p. 359-379 ; Daniel VIDAL, « Le texte-potlatch : la perte tourainienne de l'objet cherché », *L'Homme et la société*, juillet-septembre 1975, n° 37-38, p. 157-169.

tons scruter la production récente de Touraine relative au changement. Car il semble difficile de retourner le texte contre lui-même ou de procéder à toute autre forme de critique sans avoir au préalable opéré un effort de clarification et parfois même une tentative de réorganisation d'éléments plus ou moins dispersés.

Notre réflexion tournera autour de ce qui constitue sans doute l'un des axes majeurs de l'œuvre : la recherche d'une théorie du changement social qui établisse les rapports entre des concepts relevant les uns de l'historicité, les autres du fonctionnement de la société, les uns du conflit, les autres de la contradiction, les uns du mouvement social, les autres de l'action critique, ou encore, les uns de la conscience de classe, les autres de la conscience prolétarienne. De plus, cette théorie doit, si l'on en croit Touraine, être fondée sur le primat de l'analyse structurale, sans quoi l'étude du changement social évolue inéluctablement vers la philosophie de l'histoire. Dans le présent texte, on abordera d'abord les aspects généraux du problème avant de l'envisager plus spécifiquement dans les sociétés dominées, où les mouvements historiques sont forcément marqués par l'hétérogénéité sociale et par les relations de dépendance ou la situation coloniale.

I. Le défi d'Alain Touraine

[Retour à la table des matières](#)

Pour Touraine, le conflit de classe pour le contrôle de l'historicité ne produit pas le changement, du moins celui qui consiste à passer d'un type de société à un autre. Tout au plus le conflit (et les changements qu'il engendre à l'intérieur d'un champ d'historicité) peut-il produire les *conditions* d'une telle transformation. Seule une protestation collective - action critique ou mouvement de développement - née de la crise organisationnelle et du blocage institutionnel, reliés tous deux à la domination de classe, peut provoquer la rupture. Néanmoins, action de classe ou de rupture ne peuvent jamais se développer à l'état pur ; même à son niveau propre de lutte pour le contrôle de l'historicité, le conflit de classe mené par le mouvement social requiert un minimum de réaction populaire à la domination et à l'exclusion pour ne pas se diluer dans l'institutionnalisation complète. Inversement, l'action critique se désintègre si elle ne s'appuie pas sur un mouvement social. Et c'est pourquoi

Touraine peut soutenir qu'il faut partir de l'organisation sociale pour l'étude du changement et néanmoins réserver dans cette dernière une place centrale au conflit et aux mouvements sociaux.

Si la compréhension du changement renvoie au caractère à la fois distinct et complémentaire des analyses de la structure et de l'exclusion, il faut s'interroger sur les manières spécifiques dont les unes et les autres sont susceptibles de s'articuler et se demander dans quelle mesure la démarche sociologique de Touraine est originale et éclairante à ce point de vue. C'est en se posant une telle question qu'on peut le mieux mesurer l'échec d'une tentative comme celle d'Althusser, ou encore de Poulantzas, dans leur recherche d'une explication du changement qui serait déterminé structurellement tout en faisant appel pour sa réalisation effective à des éléments externes surdéterminants, ou à la conjoncture. Dans l'un et l'autre cas, la théorie s'efface devant l'examen des formations sociales concrètes et des circonstances historiques particulières.

La démarche d'Althusser consistait à concilier la conception d'une structure déterminante produisant des effets contradictoires et la nécessité de recourir à l'événement pour expliquer l'éclatement de cette structure. Le lien entre la structure et l'événement, la théorie et la pratique, devait s'effectuer par le concept de surdétermination : d'une part, l'économique n'étant déterminant qu'en dernière instance, la contradiction capital-travail est surdéterminée, spécifiée par les formes de la superstructure et par des circonstances historiques externes ou internes (compétition entre puissances impérialistes, ou révolution bourgeoise accomplie précédemment, par exemple) ; d'autre part, la contradiction fondamentale est présente et active dans toutes ces circonstances et jusque dans leur fusion en une unité de rupture, même si l'autonomie et l'efficace propre de ces pratiques sont considérables au point de pouvoir jouer dans le sens d'une inhibition de la contradiction.

Althusser nous plaçait donc devant une structure dont les effets contradictoires ne pouvaient par eux-mêmes produire l'éclatement de la structure ; le jeu de ces effets devait donc être saisi à travers les manifestations événementielles ou super-structurelles qui tirent d'eux leur signification et leur importance mais conservent suffisamment d'autonomie pour agir soit dans le sens du passage, de la transformation, soit dans la direction contraire du blocage et de l'inhibition.

Bref, cet auteur nous renvoyait de la structure à l'événement et de celui-ci à celle-là sans que l'un puisse expliquer l'autre et sans que leurs rapports fassent l'objet de la moindre théorisation : par exemple, quelle relation existe-t-il entre les différentes formes de décalages et contradictions secondaires et le développement de la contradiction générale? En réalité, le concept de sur-

détermination désigne bien un problème, mais il ne fournit pas d'outil théorique satisfaisant pour le traitement de celui-ci.

On ne s'étendra pas sur le flou de l'articulation des structures et des pratiques dans les travaux de Poulantzas. Disons simplement que les limites posées par la détermination structurelle à l'action transformatrice des pratiques sur ces mêmes structures manquent singulièrement de précision dès lors que l'auteur évoque l'articulation des modes de production dans les formations sociales et ses effets sur les classes.

Cette digression n'avait d'autre objet que de saisir la spécificité de la pensée tourainienne en matière de théorie du changement et de relever ce qui semble en être le défi majeur, et qui se situe précisément là où la pensée althussérienne semble avoir tourné court : articuler changement social et structure, sans pour autant les identifier, et présenter un véritable paradigme formel de leurs rapports, susceptible de guider les analyses de situations spécifiques.

II. L'extériorité de la contradiction par rapport à la structure

[Retour à la table des matières](#)

Daniel Vidal a probablement raison lorsqu'il fait observer que les contradictions *internes* d'une société ne figurent pas au centre de l'explication du changement dans les travaux de Touraine ; effectivement, chez ce dernier, la contradiction oppose aux participants des exclus qui peuvent se définir en termes communautaires mais non par leur place dans les rapports de production. De là à parler de variable externe ou d'un principe intersticiel de changement, il y a sans doute une marge que nous hésitons à franchir.

En effet, pour Touraine, le conflit de classe peut produire, lorsqu'il est ouvert, des transformations dans le cadre des limites du S.A.H. où il se place, mais aussi les *conditions* de création d'un nouveau champ d'historicité. Dans les sociétés où prévaut le conflit d'une classe dirigeante et d'une classe populaire contestataire, c'est-à-dire dans les sociétés dominantes sur le plan international, c'est donc « l'analyse synchronique (qui) commande directement celle du changement » (*Production*, p. 484). Bref, il y a, à l'intérieur même du champ d'historicité, un principe dynamique fondé sur le conflit de classes pour le contrôle du S.A.H. et tout à fait essentiel pour l'analyse du changement

social dans les sociétés centrales, même s'il ne produit pas directement ce dernier. Et l'on verra plus loin que, pour Touraine, l'analyse de la structure conserve, en principe du moins, tout son sens lorsque l'on étudie le changement dans les sociétés dépendantes.

Par ailleurs, l'importance que Touraine reconnaît aux relations internationales dans la production des changements sociaux n'interfère pas avec sa méthode d'analyse. Là encore, il nous paraît inexact de parler de variables explicatives externes, se substituant en quelque sorte à l'absence de principes internes de changement. À moins que l'on veuille considérer comme externes les rapports de dépendance auxquels Touraine se réfère, alors même que l'intérêt majeur de la problématique reliée à ce concept réside précisément dans la définition d'une médiation des influences externes par les rapports sociaux internes.

Ceci dit, c'est au niveau des rapports de classe et du champ d'historicité qu'il faut trouver un *fondement* à l'exclusion et au changement si celui-ci doit apparaître comme autre chose que pure extériorité au système. Les rapports de domination fournissent ce principe. Éléments de la double dialectique des classes sociales, ils sont définis par Touraine comme l'identification par une classe du modèle culturel à ses intérêts *particuliers* (*Production*, p. 147), et comme conflit de classe pour la direction de l'ordre institutionnel et organisationnel (*Production*, p. 159). Les rapports de classe dominant-dominé sont donc la façon dont une société se constitue en ordre aux niveaux inférieurs du système. Ces derniers sont autonomes l'un par rapport à l'autre, puisqu'ils comportent chacun leurs exigences propres ; ils le sont également, même sur le plan de la synchronie, par rapport au S.A.H. et aux rapports de classe, dans la mesure où ceux-ci constituent un modèle abstrait d'orientations de l'action, dont les éléments sont en tension les uns avec les autres, et qui ne peut par conséquent exercer de contrôle social (voir notamment *Production*, p. 345). Ainsi sont posées les conditions d'apparition, au sein d'une société historique et non plus d'un type sociologique pur, du blocage institutionnel et de la crise organisationnelle, qui, conjugués à l'exclusion secrétée par l'ordre social, appellent des conduites collectives de changement. Ce n'est donc pas sans raison que Touraine relie si souvent domination et héritage du passé, maintien de privilèges et de droits acquis, et enfin, hétérogénéité de la société. L'ordre social se reproduit, enferme l'historicité. Il est par là fauteur de crises.

Finalement, la structure sociale, si elle ne produit pas le changement proprement dit, comporte au moins les conditions qui le rendent possible dans une société historique. D'une part, comme on l'a vu précédemment, elle produit directement des changements internes à un champ d'historicité donné par le conflit opposant les classes dirigeante et contestataire ; d'autre part, elle secrète un ordre, fondé sur l'opposition *participation-exclusion* et non sur la place dans les rapports de production, et qui, par sa tendance à se reproduire et

les obstacles qu'il pose aux innovations et au mouvement en général, est générateur de crises, de contradictions et de changement.

Enfin, au sein des conduites collectives, conflit et contradiction apparaissent comme les deux facettes d'une même protestation ; ils entretiennent, en effet, des relations de complémentarité telles que chacun finit par apparaître comme la condition d'existence de l'autre : pour ne pas s'amputer de son rapport à l'historicité, pour ne pas se diluer dans l'institution, voire l'organisation, le mouvement social doit s'appuyer sur un minimum d'exclusion liée à la domination de classe et à l'ordre social (*Production*, p. 453-455) ; pour ne pas éclater, l'action critique requiert l'alliance avec une historicité exclue du présent, le mouvement social faisant alors office de catalyseur des forces de changement (*Production*, pp. 473-474). Le développement, passage d'un champ d'historicité à un autre, est la mise en relation dialectique de la rupture - liée à la contradiction et à l'innovation - avec le conflit (*Production*, p. 485) ; tout changement qui se réalise par la rupture révolutionnaire d'un ordre social est néanmoins toujours alliance de l'action de classe et de la volonté de développement (*Production*, p. 449-450).

Chez Touraine, le développement n'est pas déterminé de l'extérieur de la structure, mais son existence et ses formes découlent plutôt des modalités d'association de la contradiction et du conflit.

III. Les conduites de rupture et le rôle de la crise

[Retour à la table des matières](#)

On peut maintenant poursuivre la démarche entreprise et s'interroger sur la capacité de la sociologie tourainienne d'apporter une explication propre au phénomène du changement social, qui soit complémentaire à celle de l'historien. Cette aptitude devrait se mesurer à l'éclairage apporté aux différentes formes d'association des conduites de classe et de rupture et aux facteurs déterminant leur constitution. Pour ce faire, il faut partir, comme le mentionne l'auteur, des niveaux les plus concrets de la société, ceux où se manifestent le plus les effets d'exclusion liés à la domination et à la multiplicité des temporalités. Par ailleurs, on privilégiera ici l'examen des changements par rupture dans la mesure où la problématique de l'auteur semble, en cette matière, réserver une place centrale aux notions d'exclusion et de crise et rejeter à la

périphérie le concept de rapports de classe. Ce qui signifierait rien de moins que l'abandon de la thèse du primat de l'analyse structurale.

Touraine conçoit le changement comme le résultat des tensions et décalages entre les différents niveaux hiérarchisés mais autonomes d'une société : champ d'historicité, systèmes institutionnel et organisationnel (*Production*, p. 441) ; d'autre part, le changement est clairement associé à la domination et à l'hétérogénéité de la société (*Production*, p. 433).

Le changement par rupture est relié tout d'abord à une domination de classe qui, à la limite, devient hégémonie au niveau institutionnel et transforme l'autorité en pouvoir dans les organisations : dans ces dernières, les revendications sont réprimées, tandis qu'au niveau politique les mécanismes décisionnels ne permettent pas aux pressions populaires de s'exercer. Bref, il y a opposition entre masses exclues, prolétarisées, et privilégiés retranchés derrière l'ordre établi. L'hétérogénéité des sociétés, la non-destruction des historicités passées, tend de son côté à renforcer la domination de classe et la fermeture du système institutionnel et, en réalité, c'est même par le jeu de la domination d'une ancienne classe dirigeante que l'ordre se fige dans l'hégémonie et le pouvoir ³.

Mais un autre facteur entre en jeu ici : la crise. C'est elle qui, combinée avec l'ampleur de la domination de classe et le degré d'imperméabilité des institutions, va déterminer la forme de la conduite collective de changement - action critique ou mouvement de développement - et le niveau de la réalité sociale où elle va s'exercer. Lorsque la crise est profonde et la domination de classe pesante c'est une action critique qui se forme ; dans les situations moins extrêmes - et particulièrement dans les sociétés dépendantes - émergent des mouvements sociaux de développement (dont on reparlera plus loin). D'autre part, selon le caractère plus ou moins généralisé de la crise et le degré de fermeture du système politique, le mouvement sera tantôt révolutionnaire, tantôt institutionnel, ou même simplement anticipateur (restreint au niveau de l'organisation). C'est donc dans l'action critique révolutionnaire que cette présence de la crise est la plus remarquable et c'est grâce à cette dernière et à son caractère généralisé que ce qui n'aurait été qu'exclusion d'un ordre dominant et déviance peut se transformer, selon Touraine, en révolte et action collective.

³ On notera combien le concept d'hégémonie revêt une signification différente dans les travaux respectifs de Touraine et Gramsci. Pour le premier, la notion renvoie au niveau politique où il indique l'influence illimitée de la classe dominante dans les mécanismes de décision. Pour Gramsci, hégémonie marque la pénétration de l'idéologie de la classe dirigeante dans la société civile, en rapport avec la visée universaliste de cette classe. Loin de limiter la lutte politique, l'hégémonie permet aux classes adverses de s'organiser. Cf. Christine BUCI-GLÜCKSMAN, Gramsci et l'État, Paris. Fayard, 1975, pp. 73-75.

Si l'on veut chercher à comprendre comment la crise intervient de façon aussi déterminante dans la constitution de mouvements orientés vers le changement, il faut se référer à la définition de la crise par l'auteur, ainsi qu'au statut théorique qu'il confère à cette dernière. On sait que Touraine envisage la crise comme la désorganisation d'un système (organisationnel, institutionnel, etc.) la rupture d'un ou de plusieurs de ses axes. Ainsi, par exemple, au niveau du S.A.H., cette rupture peut affecter l'axe mouvement-ordre et dissocier ces deux éléments alors qu'ils sont normalement à la fois complémentaires et opposés. De nouvelles catégories sociales s'affrontent alors, qui ne sont pas des classes et se superposent à elles : dans le cas envisagé ici, le divorce s'opère entre les anciens, qui défendent leurs privilèges ou droits acquis dans l'ordre social, et les modernes, qui luttent contre ces obstacles au progrès économique.

Si l'on saisit bien la pensée de l'auteur, la crise s'analyse au niveau structurel, synchronique et se définit de façon plutôt négative : eue est désorganisation, rupture des axes d'un système, décalage entre ses éléments, bref destructuration ; un de ses effets possibles est d'obscurcir le conflit en empêchant les acteurs d'opérer le va-et-vient nécessaire entre les *représentations* sociales du conflit et l'enjeu historique de celui-ci. Par ailleurs, cette même dissociation sur le plan *structurel* suscite des actions collectives orientées vers le *changement*, actions critiques et luttes pour la conquête de l'État, pour autant qu'elle se conjugue avec un phénomène analysable en termes de diachronie : l'exclusion sociale.

Si telle est bien la pensée de l'auteur, il doit être possible de découvrir le mécanisme par lequel une désorganisation structurelle de ce type conditionne le passage de la marginalité à l'action critique. On se rappellera à cet égard que, pour Touraine, le changement provient des décalages et tensions entre les différents systèmes (organisationnel, institutionnel, S.A.H.) d'une société. Or, d'une part, la rupture des différents axes du système d'action historique dans la crise généralisée entraîne la perte de référence à l'historicité dans les représentations sociales et se traduit par une décomposition des classes et par la constitution de forces sociales qui reportent leur affrontement sur un plan purement institutionnel et agissent comme des entités fermées sur elles-mêmes. Autrement dit, la relation du S.A.H. et du système politique est rompue. Par ailleurs, si la crise consiste bien en la rupture d'un ou de plusieurs des axes *d'un* système, il faut voir qu'elle peut affecter *du* même coup les relations *entre* les différents systèmes. En d'autres termes, non seulement la crise introduit la contradiction à un *niveau donné*, mais encore elle peut soit aplatir un problème vers le bas - du S.A.H. au politique par exemple - soit en empêcher la remontée au niveau supérieur ; en effet, chaque système étant

relié au niveau supérieur et au niveau inférieur par l'un de ses axes ⁴, la rupture de celui-ci entraîne des décalages inter-systèmes, interdisant à la limite toute transcription par le politique d'un champ d'historicité en organisation ; de la même façon mais en sens inverse, la crise fait obstacle à la remontée des problèmes au niveau supérieur et provoque par le fait même une accumulation de contradictions à chaque palier et une réaction populaire à la fois indifférenciée et globale contre la désorganisation sociale.

Comme la crise et son caractère plus ou moins généralisé conditionnent l'apparition de mouvements révolutionnaires, on conçoit que ceux-ci en soient profondément affectés dans leur structure et leur fonctionnement. Aussi Touraine souligne-t-il la division profonde de l'action critique révolutionnaire au niveau de ses principes d'identité comme de totalité (*Production p. 457*). Et seul l'appoint d'un agent *extérieur* permet à un mouvement aussi hétéronome d'éviter l'éclatement : l'unification s'effectue sous l'égide d'une élite politique et idéologique discriminée dans l'ordre social et qui préconise un modèle global de société, tout en se préparant à conquérir le pouvoir d'État et à gérer le développement. Cette élite, souvent une intelligentsia, agit, selon Touraine, *au nom* d'un mouvement social, même lorsqu'en fait l'intervention de ce dernier est largement déconnectée de l'action critique révolutionnaire des masses.

La démarche de Touraine semblerait donc conduire à privilégier l'étude du rôle de l'État et des élites comme agents de transformation révolutionnaire tant apparaît ténue -idéologique - la relation établie entre la structure et le changement. C'est pourtant cette même relation qui permet à Touraine de réaffirmer le primat de concept de rapport de classe dans l'étude du changement (*Production, pp. 469-474*).

Pour tenter de dégager un lien théorique entre la structure et le changement, qui reposerait sur autre chose que l'idéologie, il faut à présent évoquer le cas moins extrême des sociétés dépendantes et des mouvements qui s'y développent.

⁴ À ce propos, voir notamment *Production, p. 244* où il est traité du système institutionnel comme lieu de transformation de l'historicité en organisation.

IV. Les mouvements sociaux de développement

[Retour à la table des matières](#)

La crise généralisée et la forte domination de classe auxquelles est associée l'action critique révolutionnaire sont typiques de situations coloniales. De leur côté, les mouvements sociaux de développement s'observent dans les sociétés *dépendantes*, c'est-à-dire celles dans lesquelles l'industrialisation est introduite et dirigée directement ou indirectement par une bourgeoisie étrangère (« Mouvements... », p. 218), soit au moyen de l'investissement direct, soit par le mécanisme du marché international. La dépendance définit donc un mode de développement, de passage d'un type sociétal à un autre (« Mouvements... », p. 217).

La théorie tourainienne des mouvements sociaux de développement présente un grand intérêt pour notre propos en ce que ceux-ci constituent un type intermédiaire entre le mouvement social, qui se situe à l'intérieur d'un champ d'historicité, et l'action critique révolutionnaire ; il devrait donc être possible ici de saisir l'articulation qui nous est proposée entre la structure et le changement, le conflit et la contradiction.

En effet, l'action critique révolutionnaire ne s'allie aux rapports de classe (*Production*, pp. 449-450) que par l'intermédiaire d'une élite politique discriminée, et ce, à la limite, à un niveau plus idéologique que pratique ; par contre, le mouvement de développement incorpore de façon plus directe la visée sur l'historicité *et* la contestation de l'ordre social. On peut penser, du moins, que telle est la signification à laquelle renvoie la définition de Touraine : « (c'est) un mouvement social orienté par un projet positif de changement sociétal, de développement et de libération » (*Production*, p. 449) ; car il ne semble pas tenable de prendre cette définition au pied de la lettre et d'identifier le mouvement de développement comme *social*, sous peine d'obscurcir tout le discours antérieur ; en toute rigueur, il s'agit d'un mouvement *historique* dans la mesure où il réunit en lui les deux versants d'une même protestation (conflit et contradiction). Par contre, l'action critique, et l'auteur ne souligne pas assez cette distinction, ne constitue en tant que telle, que l'une de ces deux facettes.

Dualiste, comme la société dans laquelle il naît, le mouvement social de développement intègre mal l'action critique et le mouvement social. Bien que moins hétéronome que l'action critique, grâce à son rapport plus direct à l'historicité, ce type de mouvement comporte néanmoins trois dimensions renvoyant à autant de catégories d'acteurs sociaux et de risques de désintégration : la classe, la nation et la modernisation. Chacune de ces dimensions correspond alternativement au principe d'identité, d'opposition ou de totalité du mouvement de développement, en fonction du type de dépendance externe et de la plus ou moins grande fermeture du système politique.

L'intégration de deux nouvelles dimensions ne va pas sans soulever quelques difficultés, perceptibles aux hésitations de l'auteur. Ne sera-t-il pas dit d'abord que classe, nation et modernisation relèvent tous à la fois du mouvement social et de l'action critique? La classe serait donc « à la fois celle des producteurs et des sans terre » (Production, p. 495). Par ailleurs, le texte sur les « Mouvements sociaux... » propose soit de considérer qu'un mouvement populaire peut reposer sur plusieurs principes d'orientation, soit de considérer le nationalisme anti-impérialiste et la modernisation comme des produits de la division de la conscience de classe dans les sociétés dépendantes : celle-ci par suite du dualisme *production-reproduction*, tendrait à se séparer entre d'une part l'intégration contestataire et d'autre part la rupture révolutionnaire⁵. Si l'on comprend bien, la première en se combinant avec le nationalisme (lui-même éclaté) donnerait naissance au nationalisme intégrateur (ou modernisation), diffusé par les élites politiques et soutenu par de nombreux dirigeants populaires ; de son côté, la seconde s'orienterait vers le nationalisme anti-impérialiste, porté par les marginalisés quelle que soit la catégorie socio-professionnelle à laquelle ils appartiennent.

Donc, Touraine regroupe autour de chacun des trois principes - identité, opposition et totalité - non seulement les deux faces de la protestation populaire, conflit et contradiction, mais encore deux types de conflits, le social et le national. Le résultat de l'opération a au moins le mérite de la concordance avec la réalité complexe des mouvements populaires d'Amérique Latine. Il pêche par contre sur le plan de la construction logique : pourquoi *un* principe attribué à la classe et à elle *seule*, pourquoi *deux* au conflit national, même combiné avec certaines formes éclatées de la conscience de classe ?

Et si, comme semble le penser l'auteur, les conflits national et social sont bien distincts et interreliés (cf. « Mouvements ... », p. 222), ne faut-il pas considérer chacun d'eux sous l'angle de ces trois principes, et préciser leurs

⁵ L'analyse que propose Touraine de l'éclatement de la conscience de classe entre ses quatre éléments est certainement très stimulante. Bien qu'il ne soit pas possible d'en discuter dans le cadre de cet exposé, on peut rappeler brièvement que cet éclatement concerne toutes les modalités d'action conflictuelle de la classe populaire : intégration, contestation, retrait et rupture (voir « Mouvements ... », pp. 220-221).

rapports avant de les réunir en ce qui ressemble plus à un amalgame qu'à une combinaison? Toujours est-il que, dans son « Crise et conflit » (*Cahiers internationaux de sociologie*, vol. XLVIII, 1970, p. 5-24), Touraine avait bel et bien envisagé le mouvement national sous l'angle de ces trois principes.

Enfin, est-il bien certain qu'il faille identifier l'orientation vers l'intégration politique (ou modernisation) au nationalisme défensif, celui qui est orienté vers la communauté culturelle et sociale ? Certes, il existe des liens manifestes entre la dépendance et le dualisme dont parle Touraine, lequel est dissociation de la production et de la reproduction. Cependant, sur le plan conceptuel et théorique, la modernisation politique ne peut-elle se concevoir que comme facette d'une action nationaliste ? Et sur le plan des faits, les tenants de ce nationalisme dégradé en patriotisme unitaire ne s'opposent-ils pas souvent et de façon violente aux masses mobilisées ? Aurions-nous alors un troisième conflit distinct à combiner dans les mouvements de développement, et qui opposerait les masses et les classes ? Et si l'on devait adopter une telle perspective, quelles seraient les implications théoriques de cette contradiction totale, dressant les uns contre les autres ceux du dedans et ceux du dehors, la structure et la rupture?

Toutes ces questions volontairement provocantes pour signaler que, selon nous, la problématique des mouvements de développement présentée par Touraine montre bien comment l'association de la contradiction et du conflit de classe tend à désintégrer celui-ci en tous ses éléments ; comment cette même action de classe sombre dans la défense corporatiste lorsqu'elle ne s'allie pas aux protestations contre la dépendance.

Par contre, on reste plus sceptique devant l'analyse de la combinaison par le mouvement de développement des conflits social et national et devant leur réduction à de simples dimensions. Force est aussi de constater que la présence de la visée sur l'historicité à l'intérieur même de ce genre de mouvement ne réalise aucunement l'intégration des composantes de ce dernier ; comme dans le cas de l'action critique, le facteur d'unification est externe : élite à forte tendance idéologique et État.

V. Le rôle de l'État et des élites politiques

[Retour à la table des matières](#)

L'accent placé sur la structure par Touraine le conduit à un paradoxe d'un côté, dès qu'il envisage le changement dans les sociétés dominées, il est amené à introduire un agent extérieur, comme garant de l'efficacité de cette structure sans laquelle l'action collective se fragmente de toutes parts. On peut donc reconnaître, pour l'auteur, un rôle essentiel à l'État dans le changement, et tout particulièrement dans les sociétés dominées. Mais il faut bien voir, nous prévient-il (« Les classes sociales... », pp. 238-239), que « cela n'est pas parce que l'action de classe est recouverte par celle de l'État, mais parce que le centre du pouvoir économique étant à l'extérieur du pays, les rapports de classe sont désorganisés, désarticulés par la dépendance économique ». Bref, le pouvoir économique et social est détenu par une bourgeoisie *étrangère*.

Pour Touraine, ni l'État ni une élite dirigeante ne peuvent, en effet, déterminer le sens de leur propre action, créer des structures différentes (« Les classes sociales... », p. 237). L'État, qui est « un agent social complexe dont l'action s'étend à la fois sur le champ de l'historicité, sur les institutions et sur l'organisation sociale » (*Production*, p. 255), exerce une fonction d'unification de la société du haut vers le bas ; mais il est aussi agent de changement en assurant la remontée des problèmes de l'organisation vers le haut (*Production*, p. 259). Il n'est cependant pas prioritaire dans l'analyse, et ce pour deux raisons : tout d'abord, au contraire du système politique dont l'analyse incombe pleinement aux sociologues, l'État se définit davantage dans l'histoire et la conjoncture internationale (*Production*, p. 272). L'inconvénient d'une telle position c'est qu'en procédant à l'analyse d'une société dépendante, on se trouve devant un théâtre d'ombres : une bourgeoisie qui apporte de l'extérieur des transformations sociales et économiques et, d'autre part, des rapports de classes internes fortement désarticulés. La classe, répondrait Touraine, ne devient agent politique *qu'en se soumettant* à des forces qui lui viennent du dehors, des forces définies dans le champ politique d'abord, mais qui ont « des objectifs d'action et des appuis idéologiques qui en appellent au conflit des classes » (« Les classes sociales... », p. 251).

Touraine souligne lui-même que le parti l'emporte sur la classe dans les situations de dépendance, et que les classes ne deviennent des acteurs historiques que par rapport aux politiques de l'État, et tout particulièrement à son rôle dans l'intégration nationale (« Les classes... », pp. 252-255). Mais ce ne sont là que *médiations*, selon lui, car la dépendance tout à la fois accroît l'opposition des classes et l'empêche de s'exprimer dans son champ propre (« Les classes... », p. 256). Ainsi, la structure est sauvée, le spectre de la philosophie de l'histoire est écarté et, tout compte fait, c'est tant mieux pour les sociologues...

Résumé

[Retour à la table des matières](#)

Pour Touraine, le conflit engendre des changements à *l'intérieur* d'un champ d'historicité ; il ne peut donc produire le passage d'un type de société à un autre, mais tout au plus les conditions d'une telle transformation. Et cependant, selon cet auteur, seule la reconnaissance du primat de l'analyse structurale permet d'éviter la dégradation de l'étude du changement social en philosophie de l'histoire. L'articulation des concepts relevant des analyses synchronique et diachronique est donc au centre de sa problématique. Dans cet essai critique on s'efforce de déterminer la manière dont Touraine parvient à relier ces deux ordres de concepts dans ses analyses de la domination coloniale et de la dépendance.

Summary

For Touraine, conflict engenders change *within* a field of historicity ; therefore, it can not produce the passage from one type of society to another. At the very most it can produce only the conditions for such a transformation. However, according to Touraine, only by recognizing the primacy of structural analysis can one avoid the deterioration of the study of social change into philosophy of history. The relationship of concepts dependent on synchronic and diachronic analyses is therefore central to his analysis, In this critical essay, an effort is made to determine the way in which Touraine succeeds in bringing these two orders of concepts together in his analyses of colonial domination and of dependency.

Resumen

El conflicto, según Touraine, produce cambios *al interior* de un campo de historicidad ; el no puede en consecuencia producir el paso de un tipo de sociedad a una otra, pero al límite produce las condiciones para una tal transformación. Sin embargo, según este autor, sólo el reconocimiento de la supremacía del análisis estructural permite evitar la degradación del estudio del cambio social en una filosofía de la historia. La articulación de los conceptos dependientes de los análisis sincrónico y diacrónico son de esta manera al centro de su problemática. En este ensayo crítico se trata de determinar la manera como Touraine llega a ligar esos dos órdenes de conceptos en sus análisis de la dominación colonial y de la dependencia.

Fin du texte